Document generated on 07/15/2025 7:51 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Le parapluie

Gaëtan Brulotte

Number 82, Summer 2005

Pluie

URI: https://id.erudit.org/iderudit/3305ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Brulotte, G. (2005). Le parapluie. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (82), 15–18.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le parapluie

Gaëtan Brulotte

Un an après l'accident, nous nous promenions dans le jardin de ce que Bernard appelait son auberge, tassés l'un contre l'autre sous mon parapluie. Le ciel était gris et bas, quelques gouttelettes de bruine nous atteignaient parfois au visage, poussées par un vent doux. Nous nous réfugiâmes sous une pergola couverte d'un lierre dense. Soudain, avec détermination, il m'arrêta en me prenant le bras comme pour capter mon attention.

— Un glaive d'argent éventre la panse des nuages. Le feu déchire l'horizon derrière la chevelure de l'averse dans un sourd crépitement. Forme brève de la nature, la foudre est à l'ordre du jour. Une feuille va seule dans le remous invisible.

Il regardait sa main tendue qui pointait vers l'horizon.

— Qu'en dis-tu ?

— Pas mal, grommelai-je, pour dire quelque chose en reprenant la balade.

— Je n'écris plus de poèmes, je préfère les inventer oralement, comme ça, au fil des moments. C'est moins carcéral. J'ai du succès à l'auberge après le dîner. Fiou ! C'est le délire. Tu devrais venir.

Nous marchâmes jusqu'à un petit étang, au bout de la pergola, où nageaient des carpes bien visibles.

— Les poissons quittent leurs profondeurs et remontent à la surface pour manger les moustiques assommés par l'orage.

Par moments, je ne savais plus s'il récitait ou s'il conversait.

— Tu te souviens des belles truites que nous prenions dans la rivière ? Nos meilleures pêches, c'était justement par des jours pluvieux comme aujourd'hui.

Je voulais tester si les médicaments lui avaient fait perdre complètement la mémoire comme il le prétendait.

— Nous étions jeunes et barbares, invoqua-t-il. Aujourd'hui, rien que l'idée d'un hameçon enfoncé dans une gueule me

rend malade. Fiou ! Je me mets à sa place, tu comprends ? Je suis une éponge. On évolue comme on peut. Et puis mon séjour ici m'a changé, c'est sûr. Pour le mieux.

— Tu es venu pour cela, pour qu'on t'aide à surmonter l'épreuve.

Nous nous assîmes sur un banc de pierre près de l'étang. Je fermai mon parapluie.

— Maintenant, je l'assume. On m'a fait comprendre des choses. Ma culpabilité est normale, mais je ne suis pas un meurtrier. J'ai une part de responsabilité, et ça s'arrête là, tu comprends ? J'ai le droit de continuer à vivre ! Quand je suis arrivé, je ne pensais qu'à mourir. Oui, qu'à mourir ! Si Axèle ne m'avait pas quitté peu après l'événement, ç'aurait été moins dur, je pense. Cet abandon combiné à la mort insensée du bébé… fiou ! c'était trop !

— Est-ce que tu te sens mûr pour quitter cette auberge ?

— Arrête de l'appeler « auberge ». Ne me prends pas pour un fou. Tu sais bien que c'est une clinique.

— Alors peut-être que tu es mûr pour en sortir.

— Après l'accident, je ne pouvais plus supporter la pluie. C'est ce que j'ai tout de suite dit au thérapeute, parce que je suis arrivé par un jour nuageux comme aujourd'hui. La pluie me rendait nerveux. Très nerveux. Fiou ! Une association stupide, entêtée. Je ne dormais plus. Je revoyais sans cesse la scène, Axèle me suppliant de ne pas partir, de ne pas rouler par un temps pareil ; la conduite sous l'orage sur la route déserte ; la voiture qui dérape en une seconde folle dans le brouillard de la nuit pour pénétrer par le coffre dans le séjour d'une maison ; le fracas de verre brisé et de métal écrasé ; la forte odeur d'essence répandue ; l'air ahuri du couple de villageois qui regardait tranquillement la télévision et qui me fixait par le trou dans le mur, étrangement immobile et muet sous le choc ; et moi, les pieds dans l'eau du caniveau, d'un calme déplacé, malgré les douleurs au cou et aux côtes, sorti de la carcasse comme d'une limousine et demandant poliment qu'on appelle la police et l'ambulance. Fiou ! J'étais étonné de moi-même. Étonné, à l'origine « être frappé par le tonnerre », m'a appris le médecin, le savais-tu ?

— Non. Tu ne m'as jamais parlé de cela. Tu ne t'es pas du tout soucié du bébé ?

— Je ne savais pas qu'il y avait un nourrisson qui dormait près de la fenêtre. Je me souviens seulement des deux silhouettes silencieuses, hostiles, debout dans la pénombre de leur salon et qui m'observaient comme un martien. La femme se tenait la tête à deux mains, puis l'homme a disparu, sans doute pour téléphoner. Ils ont dû croire que j'étais soûl et dangereux. Les secours sont aussitôt arrivés et c'est par eux que j'ai découvert que le petit n'avait pas souffert, qu'un grand morceau de verre détaché de la baie vitrée sous l'impact lui avait tranché la tête comme une guillotine. Fiou !

— Mon pauvre ami.

— Ici, on m'a fait beaucoup écrire là-dessus pour m'en libérer.

Une brève accalmie se dessina. Je suggérai qu'on rentre. Un vent froid soufflait l'eau des feuillages. Je rouvris mon parapluie.

— Tiens, encore un pour toi, proposa-t-il avec fièvre en tendant le bras devant lui pour me retenir. Averse d'automne, la terre passe au noir. Lourdes et rompues, les fleurs de géranium dans le parc. Un saxophoniste joue seul sous la pluie devant la cathédrale. Un officier pose une couronne contre le monument au rythme de la sonnerie et de la batterie. Les fils du ciel se dénouent sur les têtes.

Il avait levé son menton et contemplait le vide d'un air inspiré.

C'était comme s'il déclamait ses poèmes improvisés en longeant une falaise d'un pas aviné ou du haut d'un balcon en ruines dont on craignait l'effondrement à tout instant. L'inquiétude empêchait d'apprécier son effort, une émotion prenait le pas sur une autre. Nous marchâmes en silence vers la clinique. Au sol, des reflets d'huile d'un bleu sombre proche de l'ardoise ruisselaient de lumière. Distrait par quelque murmure intérieur, mon ami marchait dans les flaques.

— Alors, tu viens me chercher la semaine prochaine ? demanda-t-il.

— On en parlera au médecin si tu veux. Il faut avoir sa permission.

Nous étions de retour dans le hall. C'était l'heure de nous séparer.

— Un dernier pour la route, suggéra-t-il, avant d'enlever mes souliers trempés.

Il prit une posture rigide et solennelle.

— La girouette de fer vire sur le toit d'en face. Combien me reste-t-il à vivre ? Le jour est bref, le soir tombe, penchons-nous pour le retenir, et cueillons les premiers champignons, les plus exquis. Le ciel pétrit le noir. Le pain chaud est sur la table. La nuit ouvre les jambes. Dans la pièce humide, l'amante attend, serrant son châle sur ses épaules nues. Des devoirs m'appellent.

Il me fit un clin d'œil complice. Un infirmier s'approcha.

— Bien, dis-je un peu mal à l'aise. Je dois partir. À la semaine prochaine alors.

Dehors, une gouttière dégorgeait ce qu'elle recueillait du toit sur le trottoir dans une odeur d'argile mouillée. Je redéployai mon parapluie.